



A bord du
Peresvet
en 1903

Dr Iakov Kefeli

*Récit d'un médecin de bord
de la flotte du Tsar en Extrême-Orient
à la veille de la guerre
russo-japonaise de 1904-1905*



A bord du
Peresvet[,]
en 1903

Sur le passé, celui qui passe...

Dr Iakov Kefeli

*Récit d'un médecin de bord
de la flotte du Tsar en Extrême-Orient
à la veille de la Guerre
russo-japonaise de 1904-1905*

Traduction du russe et notes : Pierre Brun de Saint Hippolyte, Capitaine de vaisseau (H)
Illustrations rassemblées par Michel Kefeli, neveu de l'auteur

A bord du *Peresvet'* en 1903

Sur le passé, celui qui passe...

I - LA VIE QUOTIDIENNE ET LES HOMMES

Vers Noël 1902, j'ai été transféré de manière inattendue du croiseur *Zabiyaka* au cuirassé *Peresvet'* en tant que médecin de bord en second. On disait que le *Peresvet'* allait bientôt partir pour une croisière intéressante. Malgré cela, j'étais désolé de quitter le carré (1) des officiers du *Zabiyaka*, avec qui je m'étais rapproché au cours des six mois de mon embarquement.



« En souvenir de la croisière sur le *Zabiyaka* en 1902 à mon cher Leonid Leontievich Ivanov. Kefeli »

1) Carré : je ne résiste pas au plaisir de citer la plaisanterie traditionnelle : « *le carré est une pièce rectangulaire qui sert de cercle aux officiers de marine* ». Par extension, les officiers qui en sont membres, c'est-à-dire les officiers du navire, à l'exception du commandant qui tient sa propre table.

Exercices

A bord du *Peresvet*, il ne se passait pas un jour sans que des exercices généraux ne soient déclenchés par des alarmes ou des signaux. Tout l'équipage y participait. L'un suivant l'autre sans interruption, il y avait « *Branle-bas de combat* », « *Un homme à la mer* », des exercices de mise à l'eau des canots (2), des régates à la voile, un exercice de débarquement, la réaction de nuit à une attaque à la torpille, le colmatage de brèches imaginaires, des tirs depuis les tourelles, des tirs sur cible remorquée de jour et de nuit ou simplement « *Poste de manœuvre général, paré à lever l'ancre* » ou « *La garde sur le pont, officiers et équipage aux postes de bande, le canot de l'amiral est en vue* ». Personne n'avait un moment à soi, et à tout moment, un signal pouvait retentir, et il fallait se précipiter, courir sur le pont, à la dunette, se mettre en rang ou à son poste d'exercice. Tous ces exercices étaient nouveaux pour moi. La croisière sur le *Zabiyaka*, un navire obsolète servant de yacht au Vice-roi, était d'une nature complètement différente. Je n'ai fait connaissance avec le côté opérationnel de la flotte qu'à bord du *Peresvet*!

Branle-bas de combat

Bien que les signaux et les airs des couleurs (3) du matin et du soir, exécutés par le clairon et le tambour, m'aient déjà été familiers à cette époque, le premier branle-bas de combat sur le cuirassé m'a impressionné.

« *Tra-ta-ta-ta,*

Tra-ta-ta-tra-ta-ta-ta ».

Le tintement prolongé des cloches d'alarme, le martèlement de l'équipage courant au-dessus de ma chambre, les allées et venues précipitées des officiers, mes voisins de chambres, les cris des ordres et l'agitation des ordonnances fermant les hublots pour le combat, l'apparition des matelots de cale dans les coursives (4) entre les chambres (5), qui se mirent rapidement à travailler sur des mécanismes jusqu'alors invisibles, la pose des manches d'incendie, l'essai des pompes— tout cela ne pouvait manquer d'impressionner un novice, un jeune homme encore plein d'enthousiasme juvénile. Mon poste de combat était dans la salle d'opérations de combat.

J'ai été frappé par le sérieux des visages de tout le personnel, du commandant du navire au dernier cuisinier, lorsque soudain, au milieu du calme complet, a retenti le son aigu et urgent d'un signal magnifique, reflétant parfaitement l'extrême urgence, immédiatement suivi par le tintement terrible des cloches électriques qui semblaient ne jamais devoir s'arrêter.

Tout le monde exécute les ordres en courant, sautant par-dessus les obstacles, enfilant ses manches en marchant. En moins d'une minute, tout le monde était déjà à son poste. Les housses des canons étaient retirées, les tourelles tournaient, attendant la visée et la cible.

Soudain, nouveau signal du clairon :

« *Tra-ta, ta-ta* » (Commencez le feu !).

Une salve factice est tirée depuis la tourelle, les culasses des canons sont ouvertes, les fausses munitions précédemment insérées sont retirées, et de nouvelles munitions roulent le long des rails au plafond, fournies en un flot ininterrompu depuis les soutes profondes, wagonnet après wagonnet.

2) Canots : prononcez "canotte".

3) Couleurs : à bord, on hisse "les couleurs" - c'est à dire le pavillon.

4) Coursive : couloir, à bord d'un navire.

5) Chambres : sur un bateau de commerce, on dirait une cabine.

Les portes en acier sont hermétiquement fermées par des verrous spéciaux, et le navire est divisé en plusieurs petites sections non communicantes - des « tranches » - accessibles uniquement depuis le pont supérieur ou blindé (blindage horizontal). Tout cela est en cas de brèche, pour maximiser la flottabilité du navire au combat.

L'agilité, la débrouillardise et les vastes connaissances techniques des marins m'étonnaient. Chaque ordre était immédiatement répété par ceux à qui il s'adressait et exécuté une seconde plus tard.

– « *A droite 15 !* (ou 10, ou autre) » ordonne calmement et fermement l'officier de manœuvre

– « *A droite 15 !* » répond rapidement et efficacement l'homme de barre, et la barre tourne déjà, la proue du navire commençant à virer sur le côté.

– « *La barre est 15 à droite.* »

– « *Bien.* »

Il en était ainsi pour tous les services dans tout le bord, de la pomme du mât aux cales profondes, du pavillon de beaupré au pavillon de Saint André de poupe – les « couleurs » du navire.

L'ingénieur de cale au plus profond du navire effectuait des manœuvres, inondant certains compartiments et en vidant d'autres entre leurs cloisons étanches. Chaque cale avait son propre quartier-maître pour effectuer ces manœuvres.

On ne voyait presque personne sur la passerelle supérieure – tout le monde s'était déplacé vers la passerelle de combat blindée.

L'exercice de combat se termine à l'heure du déjeuner. Le clairon sonne la retraite :

« *Tra-ta, ta-ra-ta-ta !* »

On range, on se lave, et nous allons déjeuner.

Pourquoi la guerre avec le Japon a-t-elle été perdue ?

Il est clair que nous ne sommes pas restés les bras croisés. Pourquoi la guerre avec le Japon a-t-elle été perdue ?

En ce qui concerne la flotte et la 1^{re} escadre du Pacifique, d'après ce que j'ai vu, lu et entendu au cours des 10 années de 1907 à 1917 au ministère de la Marine, je peux dire ce qui suit.

Il n'y avait pas de pensée tactique dans la flotte, ni aucune compréhension de la technique navale moderne ni des armes de la flotte. L'aspect navigation était excellent.

Le côté technique de la construction navale, de l'artillerie, de la guerre des mines, des machines et des services portuaires était tout à fait satisfaisant (6). L'approvisionnement était également adéquat.

En ce qui concerne le personnel, je dois dire que les mieux préparés étaient les marins, les quartiers-maîtres et les jeunes officiers spécialistes qui venaient des écoles de spécialités, des sortes d'académies militaires techniques pratiques.

Les commandants de navires étaient moins préparés mais encore satisfaisants. Les amiraux étaient très mauvais. En tant qu'hommes de devoir, ils étaient exemplaires ; en tant que techniciens, ils étaient passables, mais en tant que chefs militaires, ils étaient très faibles. Ils ne savaient pas comment utiliser rationnellement la force et la technologie à leur disposition. Cependant, ils avaient une excuse : les Japonais n'étaient guère mieux lotis.

Notre échec avec l'attaque de torpilles dans la nuit du 26 au 27 janvier a frappé au coeur non

6) Le rapport d'enquête de l'Etat Major de la Marine, rédigé en 1907 accuse pourtant la mauvaise qualité des obus de 305 et un manque de rigueur dans l'achèvement des cuirassés classe Borodino.

seulement le côté matériel, il a aussi brisé le moral, tandis que le succès des Japonais les a galvanisés. Si, après le premier échec, de jeunes forces émergentes (comme Essen) avaient été mises à la tête de la flotte, la situation aurait peut-être pu être redressée.

En général, en temps de paix, il est impossible de dire si une personne est apte à la guerre. La guerre ne crée pas seulement des héros, mais aussi des chefs de guerre.

Il faut être à l'écoute de la voix de la guerre.



Capitaine de 1^{er} rang Vassili Arsenievitch Boïsmán

Notre Carré

Je n'ai pas encore présenté mes compagnons de navigation à mes lecteurs (s'il y en aura ?).

Notre commandant était le capitaine de 1^{er} rang Vassili Arsenievitch Boïsmán, apparemment d'origine suédoise ; son frère, également officier de marine, capitaine de 2^{me} rang, était aide de camp. Il avait déjà été à Port-Arthur et était l'hôte du carré.

Le *Peresvet* arborait la marque de l'amiral en second de l'escadre, le contre-amiral Prince Oukhtomsky, qui, pour une raison que je ne connais pas, portait le surnom péjoratif de « *le Fieffé* ». Son officier d'ordonnance était un jeune lieutenant très sympathique dont j'ai oublié le nom. Il était toujours avec nous au carré, car il trouvait la compagnie de l'amiral très ennuyeuse.

Au total au carré, il y avait 25 officiers, en comptant les ingénieurs-mécaniciens, les médecins et l'aumônier - le père Benjamin, un hiéromoine.

Le carré comprenait également, en tant qu'invités et membres, deux spécialistes de l'état-major : le médecin de la flotte Alexandre Alexandrovitch Bunge, un Allemand petit et modeste, neveu de l'ancien ministre des Finances, qui avait fait ses études à Tartu, que tout le monde aimait, et le conseiller juridique de l'état-major.

Futurs amiraux

Parmi les officiers du carré, mes compagnons de navigation, je tiens à mentionner ceux qui se sont distingués par la suite et sont devenus amiraux : le chef du service torpilles, le lieutenant Krotkov ; le lieutenant Osteletskiï ; le lieutenant M.M. Rimsky-Korsakov, devenu plus tard professeur à l'Académie navale (récemment décédé à Paris) ; le lieutenant Stark, fils de l'amiral Stark, notre commandant d'escadre. Il me semble que c'est lui qui a joué un rôle important lors de la révolution à Vladivostok.

Nationalités et religions

Par leurs noms, les officiers du carré représentaient les nationalités de toute la Russie et même de l'Europe : Grands Russes, Allemands, Ukrainiens, un Polonais (Wonliarliarsky), des Français (Gervais, de Livron, de Fabre), des Suédois (Stark, Boïsmann), un Estonien (Eysmont), moi-même (Kefeli – Karaïm (7) d'origine turque), Frank, un brun bouclé de nationalité indéterminée, probablement Juif, et ainsi de suite. La plupart étaient orthodoxes, mais il y avait aussi de nombreux luthériens. Il n'y avait qu'un seul officier catholique à bord, et parmi tous les officiers de l'escadre, il n'y avait que deux non-chrétiens : moi-même et le lieutenant Isliamov - un musulman.

Parmi les matelots du *Peresvet*, il y avait deux ou trois dizaines de musulmans, des Tatars de Sibérie et de Kazan. Je discutais parfois avec eux en tatar, ce qu'ils appréciaient beaucoup.

Quelques compagnons de navigation

Certains de mes compagnons de navigation m'ont laissé une impression durable.

Mon voisin de la chambre la plus proche, l'aspirant Saltanov, était un jeune homme très sympathique, modeste et gentil. Il a été tué à bord du *Peresvet* lors de la bataille du 28 juillet au large de Shantung.

L'aspirant Petia Vorobyov était petit et frêle, avec des dents saillantes. Piotr n'était pas son vrai prénom, mais on l'appelait « *Petia* »(8) parce qu'il était petit comme un jeune coq. Il commandait d'une voix de basse enfantine. Son poste de combat était sur la plus haute hune du mât de misaine. Au début, le navire m'intéressait : je montais souvent sur les hunes du mât de misaine. Petia m'initiait volontiers à l'art de la guerre navale. Bien que Petia ait été taquiné comme un « avorton », il était respecté. Pendant le siège, il a justifié ce respect. À la batterie n° 2 de Port-Arthur, il commandait plusieurs canons de marine enlevés au cuirassé *Retvizan*. Lors de l'un des assauts généraux (je crois en octobre), Petia a été grièvement blessé et gisait au sol près de son canon. À ce moment-là, les Japonais ont pris d'assaut la batterie. Petia s'est soulevé sur un coude et a commandé à ses marins : « *À la baïonnette !* » Ils ont crié : « *Hourra !* » et ont repoussé les Japonais.

Récemment, j'ai entendu dire qu'il était commandant de compagnie à l'École Navale de

7) Les Karaïms de Crimée, de langue turque, ont une religion issue du judaïsme, rejetant le Talmud. Un recensement établi en 1897 en Russie impériale comptait 12000 Karaïms dans toute la Russie, dont la moitié vivait en Crimée. Ils ne seraient aujourd'hui qu'environ 2 000. C'est un peuple en voie d'extinction.

8) « *Petia* » est le diminutif traditionnel de Piotr (Pierre en russe).